

INTERSECTIONS ARCHITECTURALES

STEPHANE BEEL



Madame la Présidente,
Monsieur le Vice-Président,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Chers amis et proches,
Mesdames et Messieurs,

Je suis profondément touché que l'Académie d'Architecture m'ait accepté comme membre d'honneur.

Il y a cinquante ans, un architecte nord-européen a lui aussi été récompensé d'un prix à Paris. À la fin de la cérémonie, il a été invité à faire un discours. Dans un silence solennel, il a commencé par dire en poussant un long soupir : « L'architecture est difficile. »

Puis il s'est arrêté et a quitté la scène.

Autant dire que son discours laissait la part belle à l'imagination !

Peut-être n'avait-il pas bu de l'eau ferrugineuse – comme Bourvil dans sa causerie inoubliable.

Ce soir, je me trouve un peu dans la même situation.

Peut-être cette conférence sera-t-elle une sorte d'éloge à un membre absent...

Notre confrère avait sûrement raison : l'architecture est difficile.

Elle est difficile parce qu'elle donne et elle prend.

Elle est exigeante à l'extrême mais, quand elle vaut vraiment la peine, elle peut surprendre, bouleverser, reconforter et même, comme disait Wittgenstein, glorifier la vie.

Pour moi, l'architecture est *devenue* ma vie – ce qui ne veut pas dire que je me sens l'esclave de l'architecture.

Ce n'est pas tellement l'architecture qui m'inspire, mais la vie elle-même, la vie avec toutes ses contradictions et complexités.

Déjà, pendant mes études d'architecture, j'ai beaucoup appris en faisant des voyages d'architecture et en visitant des constructions spontanées, des « architectures sans architecte ». J'étais fort intéressé par tout ce qui se passait hors des murs de l'école. J'étudiais en séchant les cours.

En 1977, à mi-chemin de mes études, deux artistes ont influencé mon regard et ma réflexion sur la signification et l'importance de l'architecture au sens large.

Le premier est Marcel Duchamp, un artiste qui, pour moi, a marqué les débuts de l'art contemporain. Il a introduit un regard « autre », un regard plutôt conceptuel que rétinien.

Il m'a semblé que cette position pouvait enrichir l'architecture d'un vaste arsenal de stratégies. Des stratégies comme le mélange du sérieux et de l'absurde, le refus des évidences faciles, l'acceptation du hasard, ou encore l'intégration de toutes sortes de choses, même banales, dans le domaine de l'architecture. L'ampleur de la contribution de Duchamp a été pleinement révélée en 1977, lors de l'exposition inaugurale du Centre Pompidou, ce bâtiment emblématique du courant high tech de l'époque. Ma présence à cet événement a été un moment clé dans ma formation d'architecte.

Deuxième artiste : Gordon Matta-Clark, le filleul de Teeny Duchamp, l'épouse de Marcel. Après ses études d'architecte, il commence à produire de l'« anarchitecture », en faisant des incisions et des coupes dans les planchers, les murs et les toits de bâtiments abandonnés ou menacés de démolition.

Un acte qui se veut une critique, bien sûr ! Nous sommes à la fin des années soixante, et Matta-Clark s'oppose féroce à un urbanisme et une politique immobilière de destruction. Mais sa démarche est surtout un acte de libération : il ne veut pas sauver les bâtiments de la destruction, il veut les sauver de l'oubli, il veut dévoiler leurs qualités intrinsèques : les incisions doivent éliminer les séparations entre intérieur et extérieur, entre public et privé, entre dessus et dessous, entre structure et surface (Lieven De Cauter).

Ce n'est pas la « transparence » de Mies ou Corbu qui est en jeu ici, mais la production d'un espace dynamique, un espace « sans centre », c'est-à-dire : sans endroits privilégiés, une architecture multiforme et pleine de relations internes et externes – telle qu'on veut la ville et la vie, telle qu'on espère la société.

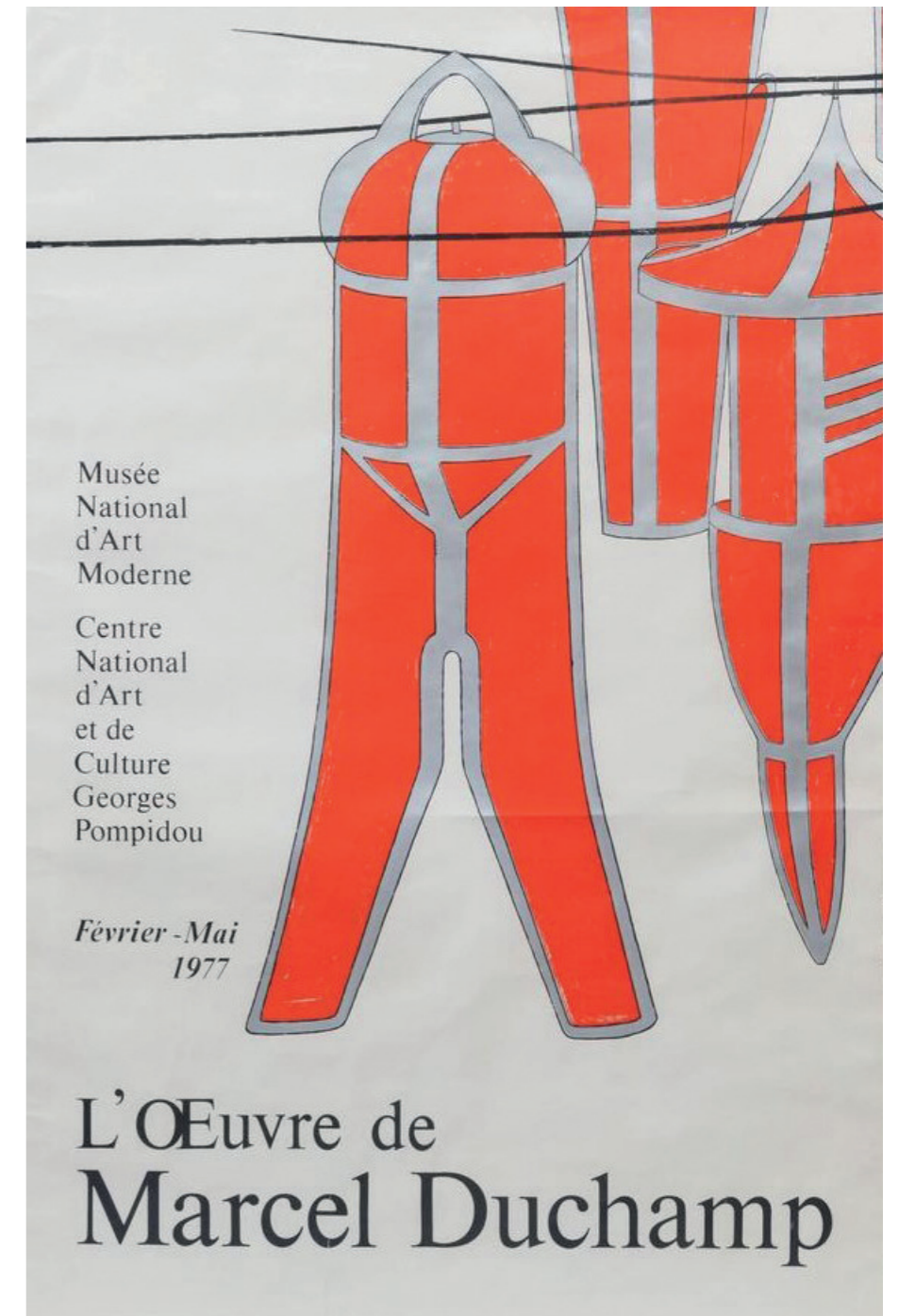
Ce genre d'ambition m'a énormément inspiré, et je crois que c'est un fil rouge dans tout ce que j'ai fait en tant qu'architecte.

En 1975, Matta-Clark réalise *Conical Intersect*, peut-être son intervention la plus théâtrale, dans deux maisons de la rue Beaubourg à Paris. Cette fois-ci, ses actions d'« agit-prop » offrent des vues spectaculaires sur la démolition du quartier, avec, de l'autre côté des bâtiments, le chantier de Beaubourg. On peut vraiment parler d'un imbroglio de phénomènes irréciliables : aspect populaire versus élitisme, pouvoir versus résistance, labeur manuel de l'artiste versus destruction à grande échelle et montage high tech du Centre Pompidou.

Pour ma génération, une « utopie concrète » comme celle de Matta-Clark a contribué à clarifier – pas à pas – les limites de l'architecture, la portée de son pouvoir et de son impuissance.

L'architecture est difficile. Ce n'est pas pour rien que Le Corbusier parlait d'une « recherche patiente ».

Grâce à des artistes comme Duchamp et Matta-Clark, nous avons pu étendre notre gamme de stratégies conceptuelles. Nous avons jeté un regard plus lucide sur la réalité contemporaine et avons développé une approche capable d'intégrer le hasard, l'ironie, l'absurdité et tout un monde imaginaire, irréel ou surréel. Pensons par exemple à la méthode paranoïaque-critique de Salvador Dalí, que Rem Koolhaas a utilisée avec brio dans plusieurs bâtiments et projets, entre autres dans ses maisons à St-Cloud et Floirac.



Bien sûr, le dessin est aussi un moyen de communication entre tous les acteurs concernés : maître d'ouvrage, architecte, ingénieur structure et ingénieur technique, entrepreneur, etcetera.

La seule certitude que nous avons au début d'un projet, c'est notre désir commun de réaliser le meilleur projet possible. Cette constatation peut sembler un vœu pieux, mais c'est un but qui est plus facile à atteindre qu'on ne pourrait le croire.

Au cours de ma carrière, j'ai rencontré des maîtres d'ouvrage magnifiques, simplement parce qu'ils étaient à la fois très exigeants et très coopératifs. Dans la phase de l'avant-projet, notre équipe d'architectes essaie d'exploiter les opportunités et d'élargir les ambitions. Dans la phase d'exécution, ces ambitions sont alignées avec celles de l'entrepreneur.

Les partenaires ont tous un rôle à jouer, mais ces rôles ne sont pas limités aux « terrains respectifs » de chacun : si nécessaire, le maître d'ouvrage « devient » architecte, et l'architecte peut « devenir » maître d'ouvrage, ingénieur ou technicien... Il n'est plus question d'une hiérarchie absolue, et l'architecte n'est plus – et ne veut plus être – dieu et maître. Ainsi, chaque partenaire comprend mieux la tâche, les conditions d'intervention et les ambitions des autres, et il devient possible de trouver une approche et un esprit communs, orientés vers la solution, tout en préservant un concept à la fois clair et rigoureux et très flexible.

Cette méthode est basée sur le respect mutuel, qui me semble fondamental dans la pratique de l'architecture en général.

C'est la seule méthode acceptable et vivable pour moi.

Chaque projet d'architecture doit être un acte d'amour – Dante Alighieri, le grand « poète du désir », appelait ce phénomène *Intelletto d'Amore* : chaque projet d'architecture doit transmettre passion et créativité.

